

Les sabots de Tante Ursule

Autor(en): **Dourliac, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 51

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248296>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

car ces « vieilleries ajoutaient un charme étrange aux êtres et aux choses. Seulement ce qui persiste c'est l'esprit religieux avec lequel nous regardons la Crèche. Tantôt deux mille ans nous séparent de cette ère lointaine — 25 décembre cinq ans avant l'ère vulgaire, sous le règne d'Hérode le Grand, — ce qui nous paraît immense dans le temps, nous semble bien rapproché dans l'esprit.

Les yeux de notre imagination nous montrent l'humble Vierge et le Protecteur marchant sur l'aride chemin de Bethléhem sous le ciel bleu de lin des nuits de l'Orient. Nous voyons l'étable, les bergers, puis le bœuf et l'âne. C'est dans ce cadre pastoral que nous aimons à nous représenter Jésus; il semble grandi dans ce simple décor, dans ce sanctuaire champêtre qui a pour coupole un ciel azuré où perlent des myriades d'étoiles.....

D'un seul regard nous embrassons alors la vie entière du Christ. Dans nos pensées les mages sont si près des bergers qu'il n'y a qu'un éclair de Noël à l'Épiphanie. Les paroles du chroniqueur sacré chantent à nos oreilles : « ... Ils lui apportèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe » Et, tandis que nous pensons à ces présents symboliques, le nom d'Hérode le massacreur des Innocents, hante notre esprit, mais nous entendons de nouveau l'apôtre qui ajoute aimant et délicieusement simple : « Et ayant été averti divinement par un ange de ne pas retourner vers Hérode, ils se retirèrent en leur pays par un autre chemin. »

Il était venu parmi les simples. Celui qui était grand, avec son trésor de grâces et de consolations et c'est ce qui fait de Noël surtout la fête des pauvres. C'est même parce qu'il était né pauvre, le Céléste Enfant, que des esprits orgueilleux ont voulu lui enlever son caractère divin et son auréole d'ineffable bonté.

Jésus est le consolateur des pauvres, on s'est adressé aux pauvres : « A-t-il plus souffert que vous, a-t-on dit, à ceux qui sont nés malheureux ? Cependant le fiel de ces paroles haineuses n'a jamais aigri que des cœurs tout préparés par le vice à de telles suggestions.

Arrière, mains impies, ne jetez pas vos chardons parmi les fleurs de la Crèche ! A quoi vous sert d'agonir l'injure sur ce Berceau qui contient le Fruit de la Rédemption du monde ! Et les pauvres ne sont pas si ingrats ; peuvent-ils oublier que depuis des siècles, Jésus, verse sur eux des charités inépuisables. Ses petites mains s'ouvrent à Noël sur les chaumières délaissées. Il pénètre, avec la charité humaine, dans les mansardes ; c'est encore lui qui ouvre la porte de la ferme au chemineau qui passe hâte et transi, sur la route déserte et qui recueille l'orphelin dans les rues brumeuses des grandes villes.

Vouloir que l'on renie Jésus, c'est insensé ! Aussi toutes ces misérables folies de sceptiques échouent la nuit veille de Noël ; toujours le majestueux carillon des clochers trouve dans les cœurs un immense retentissement. Rien de plus imposant que ces sonneries claires dans le calme recueilli de la nuit, et le spectacle de ces foules qui se pressent vers les sanctuaires bénis. L'église illuminée contient à peine tous les fidèles. L'encens monte en pâtes spirales dans la lumière vacillante des cierges et avec lui s'élève

blions pas. Sauf votre respect, vous n'êtes plus maintenant que ma sœur Claudine.

— Ah ! qu'il me tarde de la revoir, fit Emiliane.

— Nous la rejoindrons. Elle nous attend. Prenez du repos, mademoiselle. Il vous faut des forces pour un aussi long voyage.

(La suite prochainement).

les prières. Quand se taisent les derniers chants, de l'orgue, lentement s'écoulent comme des ombres silencieuses, les fidèles, avec au cœur un immense rayon de joie et d'espoir.

Vous ne savez ce qui me plaît et ce qui me plaît infiniment à Noël ? ce sont les arbres de Noël, les petits sapinaux avec leur verdure sombre, leur chargement multicolore. J'aime ces réunions familiales, — les vieilles personnes recueillies, les jeunes gens curieux et bouche bée, les enfants : des blonds, des roses, des rêveurs, des petits éveillés !... l'œil avide, ils regardent et dans leur petite âme, ils aiment fort l'enfant Jésus qui leur donne ces choses délicieuses.

Un sauvage petit sapin qu'on arrache à sa forêt, aux averses, aux soleillées d'or, aux prisons des grands vents pour un instant de gloire — si éphémère encore, pour briller un moment, être admiré de tous dans son somptueux décor et ses richesses : c'est l'arbre de Noël. Appendus à ses branches dans les aiguilles luisantes, les cadeaux destinés aux petits, beaucoup de gentilles choses qui font pleurer de joie et qu'on montre aux grands frères entre deux baisers à des rires argentins...

L'arbre de Noël était autrefois un luxe dans nos villages ; maintenant c'est tout à fait commun, mais nullement banal. Chaque enfant trouve là un petit souvenir et de ces souvenirs, qui plaisent ! On a tant d'égards pour le petit mouton qui pendait là haut aux branches du sapin, c'est à qui écrira le mieux dans le cahier qu'on reçut à Noël. Tous, enfants riches ou pauvres, ont part aux mêmes largesses. Saint Nicolas, lui, oublie trop les gens pauvres. Son âne s'attarde souvent devant les maisons cosquées d'or, et passe indifférent devant les chaumières humbles. Ici nulle déception, il y a pour tous et pour tous les mêmes choses : pas de privilège et partant pas de jaloux.

Quand Noël sera loin, relisez ces lignes, — les dernières : au lendemain des profanes réjouissances, des tumultueuses fêtes, quel est le cœur qui ne sente l'humanité des joies terrestres ? L'amertume et le désenchantement saisissent l'âme après les exubérances des plaisirs mondains. C'est toujours le cœur las et l'esprit chagrin qu'on pense à ces plaisirs d'hiver. Mais pour Noël, la fête divine, elle fuit en laissant dans nos âmes un mystérieux parfum d'encens, des scintillements de cierges, des voix d'orgue suaves et puis, et surtout, ces paroles du Cantique : « Et in terra pax hominibus. »

E. G.

Les sabots

DE

TANTE URSULE

Tante Ursule ferma sa porte avec soin et vint s'asseoir au coin de la cheminée.

Non, décidément, elle n'irait pas à la messe de minuit cette année : le froid était trop vif et ses jambes trop lourdes.

Cela la contrariait fort, car elle était bonne chrétienne... à son avis du moins, c'est-à-dire qu'elle accomplissait d'une façon rigide ses devoirs religieux, ne manquant jamais l'office et disant régulièrement ses prières.

Quant à l'esprit de l'Évangile, à la loi de pardon et d'amour de celui qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres*, c'était pour elle lettre morte, et si elle elle possédait une des trois vertus théologales, ce n'était assurément pas la dernière.

... Tante Ursule ôta ses sabots et les mit sécher devant le foyer : la neige était si épaisse que les quelques pas qu'elle avait faits dans la rue « pour voir » l'avaient trempée jusqu'aux chevilles.

Lentement elle commençait à se dévêtir, écoutant la cloche appeler les fidèles ; et, à cet appel vibrant, sonore dans le grand silence de la nuit, on voyait, à travers les rideaux, de petites lueurs danser comme des feux follets : c'étaient les lanternes des villageois glissant sans bruit sur ce tapis de ouate.

Parfois cependant quelques : « Hou ! Hou ! tante Louchon ? » tombaient dans la cheminée avec une poignée de neige qui grésillait sur le foyer.

C'était quelque marmot espiègle qui saluait ainsi la veille fille dont la demeure située en contre-bas du chemin de l'église avait son toit presque au ras du sol.

Cette disposition permettait aux gamins du village, dont elle était aussi détestée qu'elle les détestait elle-même, de lui jouer impunément des tours pendables.

Tantôt avec une longue gaule, on lui renversait sa marmite pendant qu'elle était aux champs, tantôt on lui jetait quelque taupé ou quelque rat mort dans son fricot, etc.

Bientôt, le son des cloches, l'éclat des lanternes, les rires des enfants, tout s'éteignit à la fois.

Alors, tante Ursule entra dans son alcôve, se mit au lit et souffla sa chandelle.

La chambre n'était plus éclairée que par quelques tisons rougeâtres.

Tante Ursule ne dormait pas, son œil gris, dur et brillant comme l'acier était fixé sur ses gros sabots placés devant l'âtre.

Elle pensait au temps, si lointain, hélas ! où il en avait deux mignonnes paires s'étalant côte à côte ainsi que dormaient les deux sœurs dans leur couchette...

En ce temps-là, tante Ursule n'était pas une vieille fille méchante et avare ; c'était une joyeuse fillette au bon cœur, au visage souriant, entourant de soins maternels « sa sœurlette » plus jeune et près de qui elle remplaçait la mère rappelée là-haut.

Ursule était laide, elle louchait, mais si quelque raillerie lui rappelait sa disgrâce, elle s'en consolait en admirant la jolie figure et les yeux si doux de sa petite Adeline qu'elle aimait d'une tendresse passionnée et jalouse. Adeline avait pour sa grande sœur une affection aussi profonde mais moins exclusive, et, quand se présentait un époux à son gré, elle trouva fort naturel de l'accepter pour mari.

Ce fut un coup terrible pour Ursule qui n'avait jamais songé que l'enfant tant chérie pût lui échapper ainsi.

En vain les jeunes époux lui offrirent-ils de venir demeurer avec eux, elle refusa même de les recevoir, et farouche, s'enferma dans la demeure paternelle devenue la sienne.

Adeline se désolait.

— Bah ! ça se passera, disait le mari.

Il ne connaissait pas sa belle-sœur !

Sa rancune, loin de s'apaiser, ne fit que grandir ; elle repoussa obstinément toutes les avances, et quand une mignonne nièce lui naquit, elle ne voulut ni aller l'embrasser ni être sa marraine.

Cependant, le jour du baptême, quand le cortège passa devant la maison close, un petit coin de rideau se souleva et une dragée étant tombée dans le jardin, Ursule la ramassa et la conserva précieusement.

Plusieurs fois, l'enfant grandissant, Adeline vint avec elle frapper à la porte de la vieille fille, elle ne s'ouvrit jamais, mais un jour, tante Ursule ayant rencontré la petite Rosette sans sa mère :

— Veux-tu m'embrasser ? lui dit-elle.

— Oui, ma tante, répondit la fillette.

Deux larmes glissèrent sur les cheveux.

blonds de Rosette et, dès lors, elle vint souvent chez sa tante qui la gâtait comme elle avait gâté sa mère, mais sans consentir à pardonner à celle-ci.

III

Rosette allait atteindre ses douze ans quand le malheur s'abatit sur ses parents.

Son père, menuisier de son état, tomba malade et fut contraint pendant de longs mois à un chômage forcé, les clients l'abandonnèrent, les économies s'épuisèrent et quand, bien faible encore, il reprit la varlope et le rabot, il ne trouva plus d'ouvrage, plus de crédit, et les créanciers menacèrent de faire vendre la maisonnette du pauvre ménage.

En cette extrémité, Adeline se décida à s'adresser à sa sœur qui, vivant seule, était relativement riche et aurait pu facilement l'aider.

Mais les années avaient endurci ce cœur blessé : Ursule repoussa rudement la pauvre femme, lui reprochant son mariage avec aigreur et ne ménageant pas son beau-frère.

Était-il trop grand seigneur pour se mettre chez les autres, qu'avait-il besoin d'être à son compte ; s'il ne trouvait pas de travail au pays l n'avait qu'à chercher ailleurs.

— C'est ce que nous ferons, puisque tu nous refuses, répondit doucement la jeune femme.

Tante Ursule éprouva une légère émotion à l'idée de ce départ... ils emmèneraient donc Rosette ?

— Ecoute, dit-elle, d'un ton moins rude, je veux bien faire quelque chose pour ta fille. Laisse-la moi, je l'éleverai et elle héritera de mon bien.

Adeline secoua la tête.

— Non, répondit-elle, notre enfant est notre seule richesse, et puis Rosette serait malheureuse avec toi ; plus tard tu ne lui pardonnerais pas non plus de te quitter.

— A ton aise !

Adeline et son mari quittèrent le village pour aller chercher fortune ailleurs.

Comme ils passaient devant le logis de la vieille fille, une voix fraîche monta vers celle-ci.

— Adieu, tante Ursule.

Le cœur lui manqua, elle fut sur le point d'ouvrir sa porte, de rappeler sa sœur...

Mais elle se raidit contre son émotion.

— Tant pis pour eux, dit-elle.

Ce fut surtout tant pis pour elle.

Dès lors, elle n'eut plus aucune joie, aucune affection.

Elle vécut seule, isolée de tous, ne se plaignant qu'à amasser de l'argent, beaucoup d'argent dans un vieux bas, au fond de son armoire.

Pour qui ?

Pour personne, car elle ne songeait même plus à ceux qu'elle avait si durement repoussés.

Depuis trente ans qu'ils n'avaient plus donné signe de vie, ils étaient morts, bien sûr !

Et cette pensée ne lui arrachait même pas une larme.

IV

Cependant, ce soir-là, tous ces souvenirs effacés défilaient devant elle, tandis que son œil fixe contemplait les tisons blanchissants de cendre.

Elle revoyait sa vie, non telle qu'elle avait été, mais telle qu'elle aurait pu être sans son égoïsme et sa dureté.

Sa sœur, heureuse par elle et la bénissant ; sa petite Rosette grandissant auprès d'elle et venant chaque jour égayer son foyer désert ; enfin, sa vieillisse paisible entre toutes ses affections qu'elle avait fêtrées, et son dernier regard se reposant sur des êtres chers.

Et elle mourait seule, comme un chien !

Un matin, sa porte ne s'ouvrirait pas, on viendrait... On la trouverait raide, glacée, et l'on dirait :

— Bon débarras ! En voilà une qui ne laisse pas de regrets !

— Ah ça ! Qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce que ces idées-là ?

Par un effort de volonté, elle se tourne vers la muraille, enfonce sa tête dans l'oreiller et s'endort...

V

— Miséricorde ! que se passe-t-il !

Avec un fracas épouvantable, quelque chose vient de tomber dans la cheminée et se débat dans les cendres.

— Au voleur !

— Je ne suis pas un voleur, Madame, dit une petite voix tremblante.

Tante Ursule allume sa chandelle et voit un petit garçon pâle et grelottant qui joint ses menottes bleuies par le froid et la regarde avec terreur.

— Qu'est-ce que tu fais là, dans ma cheminée polisson ?

— Je ne sais pas, Madame... je me suis perdu... il fait si noir... J'ai entendu la cloche, j'ai marché de ce côté-là... j'enfonçais dans la neige... tout d'un coup j'ai senti que ça céda... Je vous demande pardon, Madame.

— Tu n'es pas du pays, alors ?

— Non, Madame, je suis Parisien et j'arrive de Saint-Quentin.

— Tu n'es pas blessé, au moins ? dit-elle un peu radoucie.

— Non, je crois... ça ne fait rien... et puis j'ai si froid que je ne sens pas le reste.

Pauvre petit ! attends je vas te réchauffer.

Tante Ursule alla dans le fournil et rapporta une brassée de sarments.

Bientôt un feu clair et pétillant répandit une bonne chaleur.

L'enfant souriait à la flamme, son pâle visage souffreteux reflétant une béatitude infinie.

— Oh ! merci Madame ; que vous êtes bonne, dit-il.

Bonne ! Il y avait bien des années que la vieille fille n'avait reçu un pareil compliment ; elle en eut le cœur tout réchauffé.

Aussi, prenant le pauvre sur ses genoux, elle lava ses écorchures, lui prépara un peu de vin chaud et l'interrogea avec bonté.

Il s'appelait Louis Lefranc, il était orphelin ; sa mère était morte quelques jours auparavant à Saint-Quentin où la maladie l'avait contrainte de s'arrêter, et il avait dû continuer seul sa route.

— Où vas-tu comme ça ?

— A Thenelles, Madame.

— Thenelles, mais c'est ici.

— Ici ? quel bonheur ! Je croyais que je n'arriverais jamais.

— Tu as donc des parents ici ?

— Oui... je ne sais pas... Tenez, Madame, connaissez-vous ce nom là ?

Il tira de la poche intérieure de sa veste une enveloppe qu'il tendit à la vieille fille.

Elle devint très pâle.

— Pour qui ? demanda-t-elle d'une voix toute changée.

— Pour ma tante, si elle vit encore... En mourant ma pauvre maman m'a dit : « Mon petit Louis, tu n'a plus personne au monde que ta grand'tante Ursule ; elle ne t'a jamais vu, mais elle avait tendrement aimé ta mère et elle avait un peu d'affection pour sa petite Rosette... elle en aura peut-être aussi pour toi... Va la trouver et donne-lui cette lettre... » Oh ! mais il ne faut pas l'ouvrir Madame !

— C'est moi qui suis ta tante Ursule, dit-elle, en embrassant l'enfant tout saisi.

— Vous ! oh ! tant mieux vous avez l'air si bon !

En effet, les larmes, cette rosée divine, qui inondaient le visage de la vieille fille, y avaient mis la douceur du Ciel ; et si, penchées sur l'humble toit, les deux frères voyaient l'orphelin sur les genoux de la tante, caressant ses bou-

cles blondes, elles devaient être rassurées et bénir la Providence.

Grand fut l'étonnement, lorsque le lendemain, à la messe du matin, on vit tante Ursule se diriger vers l'église avec son petit compagnon.

Mais quand on l'interrogea.

— C'est un petit-neveu que j'ai trouvé dans mes sabots.

A chacun son Noël : les joujoux aux enfants, les enfants aux vieillards.

A. DOURLIAC.

AUX CHAMPS

Causerie agricole et domestique

Utilité des abeilles. — Nourriture des pigeons.

Les abeilles ne seraient pas seulement productrices de miel, les voilà qui sont en passe de devenir les grandes guérisseuses des rhumatisants.

Les piqûres d'abeilles et de guêpe feraient l'effet des pointes de feu.

Non seulement il y a révulsion, ce qui est un moyen brutal, mais infailible, de drainer les « humeurs peccantes » et de tirer le mal à la peau, mais par-dessus le marché, le subtil venin distillé par l'insecte s'extravase dans le sang, où il a vite fait de neutraliser les mauvais virus.

C'est à un docteur autrichien, du nom de Terk, que revient l'honneur de cette méthode curative. Des spécialistes affirment que, pour n'être pas encore entrée dans la pratique courante, elle n'en donne pas moins d'encourageants résultats.

Bien plus, d'après le docteur Lander, ce ne serait pas seulement le rhumatisme que guérirait l'apipuncture : ce serait aussi le rhume, la bronchite, le catarrhe, etc.

Il va de soi que ce supplice de la piqûre doit être localisé et dosé avec un soin extrême. Rien n'est laissé à la fantaisie des abeilles ou des guêpes, scrupuleusement emprisonnées d'avance sous une petite cloche de verre qu'on promène méthodiquement sur la partie malade. Perspective agréable !

Pourquoi, du reste, les suaves messagères de l'Hymette, si souvent chantées par les poètes, ne seraient-elles enrégimentées pour le compte, de la médecine opératoire, au même titre que les sangsues ou les mouches de Milan ?

* * *

Nourriture des pigeons. — 10 litres d'argile, 3 kilos de farine, une poignée de chacune des substances suivantes : curran, anis, clous de girofle pilés, aneth, fenugrec, assa fœtida en poudre, sel de cuisine, graine de lin, graine d'oiseau, chanvre et piment de la Jamaïque. Tous ces ingrédients sont bien mélangés, délayés dans de l'eau et maniés en une bouillie épaisse, une sorte de pâte dont on forme trois pains que l'on cuit pendant une heure au four chauffé modérément.

LETTRE PATOISE

Dés la Montaigne.

I vos envie aito di patois de teliè nos.

Voici enne petéte histoire que veut bayè ai musai es baisattes que crayant qu'aint le moyou galaint. Cà moi qu'avais le moyou ai peu i vos veu bin dire qu'ment ai l'était bon.